

1. *Aimez-vous :*

- raconter des histoires ?
- dire des comptines ?
- dire des proverbes ?
- faire des jeux de mots ?

Pourquoi ?

Hmm... Nous voici face à des choix binaires... ça décourage un peu de répondre, vous savez ?... Comment *tout* vous expliquer ?

J'adore raconter des histoires, mais pas à tout le monde : seulement au papier – ou aux enfants (et à ces derniers, raconter plutôt celles des autres).

J'adore les comptines. Mais en dehors des enfants, on n'a pas beaucoup d'occasions d'en dire, vous avouerez. Remarquez, cela fait prendre conscience de l'importance des enfants pour la littérature : grâce à eux, jamais nous n'oublions les mots, les plaisirs de notre propre enfance. Même le babil, nous en retrouvons le plaisir en babillant avec des nourrissons...

Je n'aime pas dire des proverbes. Et pourtant j'en dis parfois. Par exemple dans une situation un peu perplexe (ne me disputez pas cet adjectif), j'en dis pour me reconforter, pour me sortir d'un embarras, pour clore une conversation qui s'enlise. Et lorsque j'en dis, je pense à la vieille dame qui venait chez moi quand j'étais petit. Elle sentait le corps chaud et l'encaustique, avait des bras accueillants à mes chagrins d'enfants. Elle parlait souvent par proverbes en hochant la tête et en poussant des soupirs aussi profonds que la nuit des temps. Quand je prononce un proverbe maintenant, j'entends sa voix passant par la mienne ; et, derrière elle, les voix qu'elle avait entendues que je n'entendais pas alors, mais qui, maintenant, chuchotent gravement derrière les proverbes qu'il m'arrive de prononcer gravement en soupirant pour que durent encore la perplexité humaine et ce quelque chose de chaleureux qui médite le malheur avec prudence – vous saisissez ?

2. *Pourriez-vous dire ou penser : « J'aime la littérature » ?*

Ni le dire ni le penser : elle est trop évidente pour moi. Peut-on dire ou penser que l'on s'aime soi-même ? Cela prêterait à confusion ! Il en va de même pour « j'aime la littérature ». Je me souviens que dans ma lointaine jeunesse (dans le temps et dans l'espace), il arrivait que certains s'emparent de ce type de phrase avec emportement. Je ressentais un malaise en écoutant leur emphase : est-ce qu'ils ne prenaient pas la *pose* un peu, beaucoup ? Jamais je n'aurais pu renchérir : « moi aussi »...

Il arrive en revanche qu'on pense ou qu'on dise qu'on ne s'aime pas. On n'est pas heureux à ces moments-là, on comprend a contrario qu'ordinairement on s'aime bien, on s'aime suffisamment pour ne pas avoir à le sentir. Certains textes me font cet effet-là. Quand quelqu'un avec qui je parle de littérature les évoque soudain, je ne suis pas sûr d'aimer *la* littérature puisque la littérature comprend ces textes-là. Je n'ai jamais réussi à lire Henry Miller par exemple, à tel point que me rappeler son nom, son existence d'écrivain, me cause une sorte de surprise. Ce que j'aime devient incertain et comme informe...

Et puis, j'écris. J'écris depuis que je sais lire. Je n'ai jamais lu sans penser à l'écriture. Je ne sais pas si cela change tout. Cela interdit simplement de poser la littérature comme un objet, le complément d'objet direct du verbe aimer... Direct : vraiment pas... Osmotique plutôt...

3. *Quelle différence faites-vous entre le plaisir de lire et le plaisir de regarder un film ou une série ?*

Quelle différence faites-vous entre une antilope et un papillon ? Un cyprès et un roseau ? Une trompette marine et une boîte à musique ?

Eh bien, pas une si grande que ça. Tous ils me rendent vivant, vibrant.

4. *Parlez-vous de livres avec des amis, des collègues ?*

Avec mes amantes et avec mes doubles.

5. *Faites-vous partie d'un réseau de lecture (groupe, café littéraire, etc.) ?*

A douze ans j'en avais constitué un. Nous lisions à haute voix, puis nous discussions. Parfois, nous devions sur le champ improviser un poème « dans le style de ». Parler en vers réguliers, multiplier les rimes, les assonances, les allitérations. Nous nous lancions des défis : l'un d'entre nous ouvrait un manuel de littérature au hasard, lisait un texte. Celui qui devinait l'auteur avait gagné. C'était exaltant. Nous nous aimions intensément à travers les textes.

C'était l'époque où les enfants qui allaient au lycée s'ennuyaient dans les chambres à coucher... Ils ouvraient des livres comme on ouvre une fenêtre...

6. *Vous arrive-t-il d'offrir un livre ?
Pourquoi ?*

Rarement. Et je ne saurais pas dire pourquoi. Ou plutôt, j'offre des livres à des destinataires très particuliers : les enfants – encore eux. Après les miens, après les neveux et nièces et les enfants des amis, sont arrivés les premiers enfants de la génération suivante. Parfois un album s'associe dans mon esprit à un roman ou un recueil de poèmes que j'offre à un parent... J'achetais souvent des livres à mes propres parents quand ils vivaient encore. Pas forcément des livres que j'aimais. Mais qu'ils aimeraient. Pas forcément pour en parler avec eux. Mais pour qu'ils en parlent avec leurs amis, que quelque chose interrompe leur séjour devant la télévision et, peut-être, nourrisse leur partie de scrabble...

7. *Est-ce qu'il vous est égal qu'un livre soit un bel objet ?*

Trop simple, décidément !

Il ne m'est pas égal qu'un livre soit *laid* : que son papier soit gris ou jaunâtre, mal imprimé, les pages, compactes, comme étaient les livres de poche il y a un bail. J'aime les papiers un peu lourds, la couverture sobre, et que le texte respire. J'aime aussi qu'il ait une bonne odeur de papier, et de colle parfois. Je prends soin de mes livres et n'aime ceux qui sont abîmés que lorsque leur état me rappelle la longue familiarité studieuse (ou rêveuse) que j'ai entretenue avec eux, pas un oubli sur une table de cuisine, dans une salle de bains, ou un séjour négligent sur une plage. Je déteste les livres cornés, tachés... J'aime enfin qu'un livre soit facilement maniable sans s'abîmer. Bref : qu'on l'oublie, mais pas trop, afin qu'il devienne comme une partie de soi...

Par là s'amorce une autre différence : les très beaux livres, il faut les manipuler avec beaucoup de prudence. L'objet-livre se rend très présent, on lui doit un très grand respect : l'esprit est distrait par les mains, les doigts qui s'en emparent, l'ouvrent, tournent les pages délicatement... Un livre trop beau ou trop précieux me retient au seuil du texte de la même manière qu'un livre abîmé. Ma sensibilité se trouve parasitée par la matière du livre, non portée par elle, et je ne peux traverser le miroir...

8. *Pensez-vous que les genres suivants appartiennent à la littérature ? Pourquoi ?*

Ici, sincèrement, le oui/non devient insupportable.

Remarquez, l'alternative nous force aussi à sortir du scepticisme bon teint qui fut celui de toute ma génération.

En vérité, je me demande assez rarement ce qui est ou non, ce qu'est ou non, (de) la littérature. Elle est, pour moi, avec suffisamment d'intensité pour se passer de concept. Il en va de même pour tous les genres que vous avez sagement énumérés ; et l'on sent poindre une sorte de *political correctness* polie, blasée peut-être. Mais en même temps, vous tendez la perche à tous les dogmatismes).

Allez, tant pis, j'emprunte le chemin.

le théâtre

Le théâtre, cela va de soi (relisez Mallarmé).

le rap

Le rap, vous avez publié sur votre site un compte-rendu qui montrait que certains rappers, au moins en France, rappaient avec la mémoire de textes littéraires.

le slam

Le slam, je ne connais pas du tout (pardon).

la chanson

La chanson – oui, sans hésiter – je pense au *Débit de l'eau* de Charles Trenet, à *L'homme à la moto* d'Edith Piaf, à Léo Ferré chantant les poètes, à l'ancien mariage de la musique et de la poésie...

la BD	La BD – un livre hybride, texte et image, mais l'image est narrative et dramatique, et si j'interroge mon plaisir, je ne vois pas d'inconvénient à la ranger dans la littérature (après tout, sinon l'habitude d'une étiquette commode, que je ne conteste en rien, y a-t-il une commune mesure entre le plaisir que je prends à lire Pablo Néruda, les <i>Maximes</i> de La Rochefoucauld, <i>Le Bruit et la fureur</i> de Faulkner ?).
les mangas	Je suppose qu'il en va de même, en droit, pour les mangas, que je fréquente peu.
le roman policier	Le roman policier, évidemment oui,
la science-fiction	et la science-fiction aussi.
l'heroic-fantasy	Aucune objection de principe à l'heroic-fantasy.
l'essai	L'essai, qui oserait dire non, puisque nous avons Montaigne et <i>Fragments d'un discours amoureux</i> (Barthes) ?
le reportage	Le reportage – ah – gros problème. Je dirais, oui, cela peut arriver par accident, à la discrétion de la postérité. – Les lettres étaient-elles destinées à devenir de la littérature ? Et pourtant, voyez Mme de Sévigné...

9. *Un livre, un poème, une phrase ont-ils influencé votre vie ?*

« Influencé » ? – Je me demande si c'est le bon terme ; et j'ai observé, en lisant les questionnaires que vous avez publiés, que les réponses s'aventurent rarement à citer des textes précis...

Certains livres ont si radicalement donné une couleur, une intensité à ma vie, fût-ce pour un temps momentané, que je n'ai jamais pu oublier cette association plus ou moins fugace, au point de voir ressurgir ce temps chaque fois que le livre vient à être évoqué devant moi. Ce genre de traversée (presque un voyage, presque un séjour) reste une des expériences les plus marquantes de ma vie. Tout énumérer, vraiment, je ne puis. Mais les exemples concrets importent ici. Alors, voilà ce qui me revient, un peu pêle-mêle.

Le Bossu de Paul Féval, énorme émotion esthétique dans un passé très lointain – l'enfance – où se mêlaient encore les temps et les langues. J'aurais voulu être bossu *comme* lui.

Une période de travail intense et répétitif, de trajets lugubres et de transports en commun bondés, hâtifs, alors que j'étais très jeune, laid me semblait-il, trop laid pour les filles somptueusement belles que je désirais êtreindre ; et qu'il pleuvait, qu'il pleuvait au point de faire naître des fantasmes de déluge ; mais je lisais *Nadja* de Breton, et j'espérais. Puis *Cien años de soledad*, dans la foulée : la promesse définitive que le monde se livrerait... En suite de quoi *Under the Volcano* de Malcom Lowry me plongea dans un affolement quasi extatique. Et lorsque je terminai ce premier job de mon existence, j'eus l'impression rétrospective que ma vie dans la lecture avait été, pendant cette période-là, infiniment plus troublée et plus réelle qu'elle ne le serait jamais en dehors des livres.

Des vers répétés intérieurement dans des passages de vie presque réduite à néant : « Je tourne vire/Phare affolé/Mon beau navire/S'en est allé »

« Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant »

« Un jour, un jour, je m'attendais moi-même / Je me disais Guillaume, Il est temps que tu viennes... »

« Call me Ishmaël » : les premiers mots de *Moby Dick* qui font bondir mon cœur dans ma poitrine

Ou la danse nuptiale des jeunes filles sur la plage de Balbec, relue après la mort d'une femme qui m'était chère...

10. *Qu'aimeriez-vous que l'école fasse lire ?*

« Tout ! Du ciel étoilé jusqu'au marc de café », répond le Shakespeare de Natacha Israël. Cette réponse me plaît. Elle inscrit la lecture littéraire dans une disposition générale à la lecture, pas celle des systèmes sémiotiques, comme on disait dans les années 1970, mais celle qui rend attentif au merveilleux des signes. Vous diriez : celle qui met en alerte. N'est-ce pas ?

Alors, je souhaiterais qu'avant de songer à donner aux élèves des livres à lire, on songe à pratiquer et faire pratiquer la lecture à haute voix ; qu'on ait choisi à cet effet des textes simples mais de qualité, c'est-à-dire qui ne soient jamais vulgaires ni intrusifs, qui aient un minimum de style, pas forcément remarquable mais soigné, et qui fassent beaucoup penser sans offrir des recettes, qui aident indirectement à la conduite de la vie. Des livres qui amènent à rêver et à se poser des questions, par le simple fait d'un dépaysement... L'enseignant serait celui qui relancerait ces questions sans jamais les fermer, mais en conduisant une avancée (pas une tranchée, mais une clairière). Il serait celui qui leur aurait posé des questions pour qu'ils éprouvent de la curiosité et du plaisir face à ces textes... Sans aucun souci d'exactitude des mots du texte, au moins dans un premier temps – et tant pis pour les contresens, car ils viendraient à être éclaircis dans les échanges.

Ah oui, et puis, bien sûr, il faudrait leur faire apprendre des poèmes, beaucoup beaucoup de poèmes...

11. *Le fait d'expliquer un texte est-il, selon vous :*

- un enrichissement ?
- un appauvrissement ?
- un jeu ?

Tout cela à la fois naturellement, car c'est selon. Et ce n'est pas une affaire de méthodes : mais de style, là encore. Aucune « explication » ne devrait faire violence au premier plaisir (ou déplaisir) éprouvé à la lecture. Par exemple, expliquer à des élèves que les poèmes de Baudelaire sont tous des poèmes érotiques dont le contenu sexuel est simplement voilé peut être considéré comme un appauvrissement, car le plaisir littéraire naît du voile. Un voile peut être peu à peu approché pour lui-même (quelle est sa texture ? sa couleur ? son tissu ? etc.) mais s'il est arraché par un commentaire indiscret, alors, c'est le texte lui-même qui s'en trouve nié esthétiquement et dégradé...

12. *Si les enfants n'arrivent pas à lire, est-ce grave ?*

Question nécessaire peut-être, mais proprement stupide si on lui donne trop de ... gravité. Trop de réponses l'ont fait par votre faute : il aurait fallu trouver une question moins catastrophiste. Voyons, décortiquons-là un peu telle qu'elle se présente.

Si des enfants restent analphabètes – et nous savons que le fait existe, quelles que soient les subtiles nuances introduites par les spécialistes entre les degrés d'illettrisme – , c'est évidemment si grave pour eux, dans nos sociétés où plus rien ne repose sur la parole (je dis cela sans pathos), qu'il est impossible que votre question désigne ce problème à notre attention. Donc, j'entends que, dans le contexte d'un questionnaire portant sur la littérature, vous nous adressez cette question précise : est-ce grave si les enfants n'arrivent pas à lire de la littérature. N'est-ce pas ?

Eh bien, non. Non, je ne crois pas que ce soit grave *en soi*. Pas du tout. Du reste, réfléchissez : j'ai rangé le théâtre, le rap, la chanson dans la littérature. Comment voulez-vous qu'ils y échappent ? Ils baignent dedans ! Non, non, la question, franchement, est très mal posée. Elle devrait plutôt nous demander de nous intéresser aux productions culturelles qui occupent aujourd'hui la place de la littérature : font-elles sur de jeunes esprits le genre d'effets que l'on aurait voulu que fasse sur eux la littérature ?

Il y a un demi siècle, du temps où une toute petite proportion d'élèves suivait les classes du lycée, croyez-vous que beaucoup d'enfants « arrivaient à lire » ? Evidemment non. Bien peu d'enfants lisaient. En revanche, ils entendaient des récits : ils étaient entourés d'individus sans qualité qui savaient raconter... Là-dessus, Benjamin pointe une transformation qui n'a pas cessé de s'accroître : plus on a d'informations, moins on a de littérature. L'information nous plonge dans le littéral, le message brut (et qu'il puisse être enjolivé, détourné à des fins idéologiques, ne change rien à sa structure de message immédiat). Ce qui est grave (peut-être), c'est qu'une société, un système éducatif, ne mettent plus du tout au cœur de la culture le *devenir lettré* (langagier, narratif, poétique – *médié*) des individus. Des enfants qui devraient en principe aimer lire parce que rien dans leur trajet socio-biographique ne fait obstacle au développement de ce goût, d'autres qui devraient aimer raconter, n'en ressentent pas le besoin parce qu'on ne le leur a pas transmis. La « communication » développe un sens du signal plus qu'un sens de l'adresse et des liens. Le rapport réfléchi au réel, l'imagination partageable en mots, reculent...

Tenez, quand on apprend qu'un prof de théâtre exige de ses élèves adolescents de se « mettre à poil » lors de leur premier cours, on comprend alors qu'une certaine définition de la littérature (ou de ses implications : médiations symboliques, patience ardente, sens partagé par le détour du for intérieur) a disparu *partout*, pas seulement comme problème d'accès à la lecture... Le théâtre comme performance agressive, pas comme texte (pauvre Artaud !) : voilà un problème rendu invisible par ce type de question que vous posez ici !

Or, les causes de ces phénomènes qui, de proche en proche, intéressent l'école et l'éducation sont si complexes qu'il faudrait prendre tout le temps nécessaire pour les déplier et pour commencer à envisager des solutions viables. Tenez, prendre le temps : tout commence déjà par le temps ! – On devrait raconter beaucoup d'histoires aux enfants, leur réciter beaucoup de comptines (en éprouvant soi-même beaucoup de plaisir bien sûr à dire et raconter), plutôt que les abandonner, tout seuls, à l'excitation télévisuelle – sans parler de tous les électrochocs que la navigation plus ou moins secrète sur internet doit causer à un grand nombre d'entre eux.

Ce sont des problèmes de société, d'état du symbolique, de structure du sensible. Parlons donc de ça !

13. *Certaines œuvres traversent les siècles. Comment l'expliquez-vous ?*

Je me l'explique mal. Mais je le vois et je le crois. Et en un sens, cela me suffit largement.

14. Voici des réponses données par des écrivains à la question « Pourquoi écrivez-vous ? ». Parmi ces réponses, quelles sont celles qui vous plaisent (les réponses sont en gras) ? Pourquoi ?

- | | |
|---|---|
| A. Pour ne pas devenir fou. | G. Parce qu'on a à dire ce que personne n'a dit. |
| B. <i>Par terreur vaniteuse de disparaître complètement.</i> | H. Parce que c'est comme une sorte de jeu pour adulte. |
| C. Parce que je ne sais pas parler. | I. <i>Pour devenir célèbre et être libre.</i> |
| D. <i>Parce que ça me donne plus d'argent – et d'une façon gratifiante.</i> | J. <i>Parce que j'aime mentir.</i> |
| E. <i>Pour mettre en accusation l'humanité.</i> | K. À la gloire du bon Dieu absent. |
| F. <i>Pour créer de l'ordre, de la beauté, de la vie.</i> | L. Par amour des mots. |
| | M. <i>Pour qu'on m'aime davantage.</i> |
| | N. Bon qu'à ça. |

Les réponses que j'ai cochées ont la sorte de radicalité brève, d'intensité, sans trop d'effets de manche, en dehors de laquelle écrire, selon moi, serait seulement faire un trafic de mots et d'influence.

15. Voici des réponses données par des lecteurs à la question « Pourquoi lisez-vous ? ». Parmi ces réponses, quelles sont celles qui vous plaisent (les réponses sont en gras) ? Pourquoi ?

- | | |
|---------------------------------------|---|
| A. Par plaisir | J. Pour me mettre dans la peau des personnages |
| B. Pour tuer le temps | K. Pour m'évader |
| C. Pour m'instruire | L. Pour oublier |
| D. Pour chercher des idées | M. Pour discuter ensuite de ma lecture |
| E. Pour me consoler | N. Pour voir ce que d'ordinaire on ne voit pas |
| F. Pour me connaître moi-même | O. Pour connaître les autres |
| G. Pour voyager | P. Pour dialoguer avec les morts |
| H. Pour me reposer | |
| I. Pour la beauté de la langue | |

Vraiment, toutes ces réponses me conviennent.

Acceptez-vous que vos réponses soient éventuellement publiées sur le site de Transitions ? **Oui.**

Sous quel nom (ou pseudonyme) ? **Helio Milner.**

Ce questionnaire peut intéresser des sociologues. D'où les questions suivantes (facultatives)

Votre âge : **56 ans.**

Votre sexe : **Homme.**

Votre profession et/ou activité : **Attaché culturel, traducteur.**

La section de votre baccalauréat : **Sans objet.**

Votre diplôme le plus élevé : **PhD (USA).**

Si vous désirez ajouter un commentaire, il est naturellement le bienvenu :

***Transitions* donne l'hospitalité à mes « Tropes » (fables, adages, contes, et vous en verrez d'autres à moins que mort ne m'emporte).**

Je remercie infiniment tous les membres du mouvement, tous les ouvriers du site, de leur enthousiasme communicatif et de leur ardente générosité.